

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>							

L'Album Musical

A. FILIATREULT & CIE, EDITEURS

CHS LABELLE, REDACTEUR

NUMERO 10

MONTREAL, OCTOBRE 1883

VOLUME II

L'OPÉRA ITALIEN À NEW-YORK

La brillante saison opératique qui vient de s'ouvrir à New-York fera époque dans les annales du dilettantisme américain. Deux troupes rivales se disputent en ce moment les faveurs du public amateur ; d'un côté Abbey avec Nilsson comme premier sujet, de l'autre Mapleson avec Patti. Il est assez difficile de prévoir lequel des deux remportera la victoire dans cette grande lutte artistique. Abbey est cependant dans des conditions plus favorables que le colonel Mapleson ; il a pour lui l'attrait de la nouveauté et il est à présumer qu'il sera l'heureux vainqueur. C'est lui qui a inauguré le 22 du présent mois la splendide et nouvelle salle que l'on vient de terminer à New-York, le " Metropolitan Opera House, " dont nous avons parlé dans notre dernier numéro.

Le 22 octobre jour fixé pour l'ouverture était attendu avec une anxiété que l'on devine sans peine ; aussi dès sept heures du soir les abords du Metropolitan Opera house présentaient-ils l'aspect le plus animé qu'il soit possible d'imaginer. Les piétons encombraient les trottoirs et de longues files de voitures venant de toutes les directions se succédaient sans interruption. A huit heures la vaste salle était remplie et l'orchestre attaquait les premières mesures de Faust. Disons de suite que cette première soirée fut un succès. Nilsson fut superbe dans le rôle de *Marguerite* qu'elle joua et chanta avec sa perfection habituelle.

Campanini, quoiqu'il ait beaucoup perdu de sa voix est toujours le grand chanteur que l'on connaît et depuis qu'il a pris des leçons de Salvini on peut dire avec raison qu'il est le plus fort comédien de tous les ténors du monde.

Del Puente et Novara bien en voix furent à la hauteur de leurs rôles et provoquèrent de justes applaudissements.

Les chœurs et l'orchestre manquaient bien un peu d'ensemble et de précision, mais tout ne peut être parfait.

A la fin du dernier acte, Nilsson pour se rendre aux désirs et aux cris de l'auditoire amena l'heureux impresario sur la scène. M. Abbey confus de tant d'honneur eut toutes les peines du monde à faire convenablement le salut traditionnel ; il avait l'air d'un criminel que l'on traîne devant ses juges, et il dut se sentir énormément soulagé, quand il vit baisser le rideau.

Le lendemain soir 23 octobre, Christine Nilsson était l'objet d'une ovation aussi magnifique qu'inattendue. On lui présenta une guirlande de la plus grande beauté et ce qu'il y a de plus étrange c'est que la grande artiste elle-même ignore le nom du donateur. Le cadeau était accompagné

d'un billet contenant la description suivante écrite de la main d'une femme : " La guirlande est la reproduction exacte d'une branche de laurier ; les feuilles, les grappes et la tige ont été soigneusement copiées d'après nature. La tige est disposée de façon à pouvoir se plier dans tous les sens et elle peut être raccourcie à volonté."

Sur l'agrafe se lit l'inscription suivante :

A Madame Christine Nilsson.

En souvenir de l'inauguration du Metropolitan Opera house.

Octobre 1883.

Le tout est en or et doit valoir plusieurs milliers de piastres. Cette guirlande était renfermée dans une élégante cassette en velours rouge bordé de satin et portant sur une petite plaque en or la même inscription que celle de l'agrafe.

Le mercredi soir on donna " Lucie de Lammermoor " avec Mme Sembrich et MM. Campanini et Kachmann. Mme Sembrich est si gracieuse et si belle et elle s'était tellement identifiée avec son rôle que l'illusion était complète ; on croyait avoir sous les yeux la véritable Lucie. Mme Sembrich est un soprano aigu et ses notes hautes sont réellement étonnantes. Ses trilles sont peut-être un peu faibles, mais en revanche ses gammes chromatiques sont d'une netteté et d'une pureté merveilleuses.

Campanini était beaucoup plus en voix que le premier soir et Signor Kachmann fit une excellente impression.

J'arrive à la représentation de " La Traviata " de Verdi qui fut donnée avec la distribution suivante : *Alfredo*, M. Capoul ; *Germont*, Signor del Puente ; *Medico*, Signor Contini ; *Gastone*, Signor Fornaris ; *Marchese*, Signor Corsini ; *Barone*, M. Augier ; *Giuseppe*, Signor Barbais ; *Annina*, Mlle Forti, *Flora*, Mme E. Lablache ; *Violetta*, Mme Marcella Sembrich.

Cette dernière chanta et joua son rôle de *Violette* d'une manière exquise et elle fut accueillie avec le plus grand enthousiasme. Ses notes piquées et ses vocalises dans le grand air " *Sempre libera deggio* " soulevèrent un tonnerre d'applaudissements. Elle dut revenir deux fois devant le rideau avec M. Capoul et une troisième fois seule.

Elle chanta ensuite l'air : *Ah fors' e lui che l'anima* avec beaucoup de délicatesse et de sentiment et elle mit tant d'âme dans l'*Addio del Passato* du dernier acte qu'elle électrisa l'auditoire ; tout le monde pleurait dans la salle.

M. Capoul rendit le rôle d'*Alfredo* avec sa grâce et son talent habituels ; il accomplit de véritables tours de force en somme il chanta avec assez d'effet. Mais sa voix man-

quait d'aplomb et les efforts qu'il fut obligé de faire dans "Parigi o Cara" firent manquer presque complètement ce charmant duo.

Signor del Puente n'est pas fait pour le rôle de *Germont* et malgré le soin qu'il apporta dans l'exécution de ce rôle, et les applaudissements qu'il provoqua dans son "Di Provenza," ce ne fut pas pour lui un succès artistique. Son jeu marquait de dignité et de grandeur et toute cette musique semblait être en dehors du registre naturel de sa voix.

Une des plus grandes attractions de la soirée fut sans contredit la première apparition au Metropolitan Opera House de la charmante danseuse Mlle Cavalazzi. A son entrée en scène, elle fut acclamée de toute les parties de la salle. Elle dansa avec cette grâce et cette habileté qui lui ont acquis tant de popularité à l'Académie de musique. Après qu'elle eut exécuté ses différents pas, elle fut rappelée et rappelée encore. Trois fois elle fut couverte de fleurs et quand elle quitta finalement la scène, ce fut au milieu d'applaudissements frénétiques.

En résumé "La Traviata" a été donnée d'une façon superbe tant sous le rapport artistique que sous le rapport de la mise en scène, des décors et des costumes. L'orchestre s'était sensiblement amélioré et il joua ce qui précède le lever du rideau au dernier acte avec infiniment de goût ; aussi ne lui ménagea-t-on pas les applaudissements. Les choristes aussi chantèrent avec plus d'ensemble, surtout les hommes.

* *

Le même soir, la troupe du Col. Mapleson donnait à l'Académie de Musique "Linda di Chamounix" avec la distribution qui suit : *Carlo*, Signor Vicini ; *Antonio*, Signor Galassi ; *Il Prefetto*, Signor Lombardelli ; *Marchese*, Signor Caracciolo ; *L'intendente*, Signor Rinaldini ; *Pierroto*, Mme Joséphine Yorke ; *Maddalena*, Mlle Valerga ; *Linda*, Mme Etelka Gerster.

La salle de l'Académie de musique était mieux remplie ce soir là qu'elle ne l'avait encore été depuis le commencement de la saison.

Mme Gerster, bien en voix, joua d'une façon ravissante ; on la dirait faite expressément pour ce rôle de Linda. Son premier acte fut excessivement brillant et les deux derniers actes furent littéralement enlevés. Elle chanta au deuxième acte une romance d'Arditi, "Fior de Margherita" qui lui valut des applaudissements bien mérités.

Il nous paraît presque impossible de rendre justice à Signor Vicini.

Pendant toute la soirée il eut l'air d'être en complet désaccord avec sa voix ; et cette dernière finit par prendre le mors aux dents et se conduire à sa guise. Mlle York a une voix très désagréable, rauque dans le médium, puissante mais d'une qualité toute différente dans le registre élevé, et manquant complètement de notes basses.

Signor Galassi dans le rôle d'*Antonio* a été très bon, comme d'habitude. Les chœurs ont été rendus d'une façon satisfaisante ; mais la scène et le décor du Mont-Blanc étaient plus que modestes.

Que dire de "Rigoletto" qui a été exécuté deux ou trois jours avant par la même troupe ? Si Mme Gerster et Signor Galassi n'eussent été dans la distribution, on aurait certainement sifflé. Signor Bertini extrêmement nerveux se fourvoya complètement dans le rôle du duc. Il chanta d'une façon lamentable et son jeu n'eut de remarquable que les ridicules contortions de sa figure. Le ballet intitulé "La Surprise" qui vint après l'opéra, sauva un peu la situation et fut assez goûté.

LA MUSIQUE A VIENNE

Avant de partir pour le sud de la France et de l'Italie où j'ai l'intention de passer l'hiver, j'ai voulu revenir à Vienne pour quelques semaines. On est ici en pleine saison opératique ; les œuvres qu'on donne sont tellement intéressantes et elles sont interprétées avec tant de perfection qu'on est constamment sous le charme.

Voici les opéras que j'ai eu le plaisir d'entendre depuis mon arrivée : *Aida*, *Lohengrin*, *L'étoile du Nord*, *La Flûte enchantée*, *Le Freischütz*, *le Barbier*, *Don Juan*, *Tannhäuser*, *Méphistophélès*, *Hamlet* et *l'Africaine*. Parmi les artistes qui composent la troupe on remarque MM. *Reichmann*, *Walter*, *Wiegand*, *Maherhofer*, *Rokitansky*, *Horwitz*, *Beck*, *Schmitt*, *Scaria*, *Winkelmann*, et Mesdames *Materna*, *Papier*, *Dillner*, *Kupfer*, *Fraulein*, *Lehmann*, *Schlager*, *Hauser*, *Bianca Bianchi*, *Hellmesberger* et *Braga*.

Le chœur comprend à peu près cent vingt cinq voix et l'orchestre une centaine d'instrumentistes recrutés parmi les meilleurs musiciens de l'empire. Je n'ai pas besoin de dire que toutes ces œuvres furent rendues d'une façon superbe dans leurs moindres détails, cela se devine parfaitement. La grande salle de l'opéra est toujours comble bien que la saison régulière se compose ici de 334 soirées, depuis le premier d'août jusqu'à la fin de juin.

"Don Juan" a été donné d'une façon magistrale ; voici quelle était la distribution : *Don Juan*, Herr Reichmann ; *Donna Anna*, Frau Rupfer ; *Ottavio*, Herr Walter ; *Elvira*, Fräulein Schläger ; *Leporello*, Herr Maherhofer ; *Zerlina*, Fräulein Braga, *Masette*, Herr Hablawetz. Sans entrer dans les détails je me bornerai à dire que ce fut une sublime interprétation de ce chef-d'œuvre de Mozart et je guette avec anxiété l'annonce d'une seconde représentation. On entendrait "Don Juan" exécuté de cette manière trois ou quatre fois par semaine et ce ne serait pas trop.

"La Flûte enchantée" fut aussi rendue avec une rare perfection. La représentation dura trois heures avec un entracte de sept minutes seulement. C'est dire qu'on a chanté toute la partition sans en retrancher une seule note. Le fait est qu'on ne peut guères faire de coupures dans la Flûte enchantée sans renoncer à des choses charmantes. Tous les rôles ont été joués avec tant de distinction que l'intrigue si naïve de Schikaneder avait l'air de quelque chose. Les chœurs ont été enlevés avec une précision et une puissance incroyables, et en entendant l'orchestre jouer l'ouverture, il me semblait que je l'entendais pour la première fois.

Quand les basses attaquèrent la fugue on distinguait parfaitement chaque note et c'était ravissant.

Il y a juste aujourd'hui quatre-vingt douze ans que la "Flûte enchantée" fut jouée pour la première fois au principal théâtre de Vienne, et non dans une petite ville et dans un théâtre insignifiant comme le disait dernièrement un de vos journaux de musique américains. Ce fut un succès dès le début.

Je traduis ici une partie du programme de cette soirée dont j'ai le bonheur de posséder une copie :

" THÉÂTRE ROYAL WIEDNER "

Aujourd'hui, vendredi le 30 septembre 1791.

Première représentation de la "Flûte enchantée," grand opéra en deux actes d'Emmanuel Schikaneder.

La musique est par M. Wolfgang Amédée Mozart, compositeur. Par déférence pour le public aussi gracieux qu'honorable et par amitié pour l'auteur du libretto, M. Mozart dirigera l'orchestre lui-même ce soir. On commencera à 7 heures. Ces quelques mots : " pour le public aussi gracieux qu'honorable, " qu'on lit sur le programme de cette représentation et qui apparemment viennent de Mozart, prouvent la fausseté de l'assertion qu'on a si souvent répétée que le grand maître était mort dans l'oubli, pauvre et presque désespéré. Il mourut soixante six jours après la première représentation de la " Flûte enchantée. " Il n'était certainement pas riche, mais sa position comparée à celle du pauvre Schubert qui lui aussi mourut ici à Vienne, était véritablement princière.

Qu'est-il besoin de nouveaux opéras ? L'autre soir, en revenant du théâtre après la représentation du chef-d'œuvre de Mozart, je me disais à moi-même et j'étais parfaitement convaincu qu'avec "Don Juan," "la Flûte enchantée" et "Fidelio," un homme peut être heureux et il n'a pas besoin de nouveaux opéras, à moins qu'il ne doive vivre plus de cent ans !

Un amateur.

UN BEAU JOUR DE LA VIE DE LABLACHE

Une jeune fille de dix-sept ans était assise devant la croisée d'une chambre mansardée, dont le délabrement accusait la pauvreté la plus effrayante. C'était une belle créature à la chevelure de jais, aux grands yeux noirs ; sa physionomie douce et mélancolique inspirait l'intérêt et la pitié. Il faisait froid ; une neige épaisse recouvrait toute la ville de Milan ; la jeune fille portait la vue tantôt sur le large linceul qui s'étendait dans la campagne, tantôt sur sa mère, qui, se tenant à côté d'elle, lisait un livre de prières, tantôt sur son père, qui, assis sur un tabouret et accoudé à une table boiteuse, regardait fixement le mur en face de lui sans paraître s'apercevoir que deux ruisseaux de larmes sillonnaient ses joues.

Une demi-heure s'écoula ainsi. Enfin, la jeune fille se leva, alla jeter ses bras autour du cou de son père, et lui dit d'une voix tremblante :

— Oh ! laissez-moi chercher une condition, mon père ! Voilà deux mois que je n'ai plus de travail ; voilà deux

mois que nous vendons nos meubles et nos hardes, et nous sommes désormais sans ressource. Il est bientôt nuit, nous avons froid, nous avons faim, et si tu ne consens pas à ce que je viens de te demander, nous mourrons tous les trois !

— Non mon enfant, répondit le vieillard d'une voix presque éteinte ; tu ne descendras pas à un tel abaissement, et nous ne mourrons pas de faim. Nous avons encore une planche de salut.

Et il alla décrocher du mur un vieux violon, en ajoutant :

— Il m'a fait gagner ma vie pendant plus de quarante ans, avec lui je la gagnerai de nouveau. Ce soir je rentrerai avec du pain.

— Et que feras-tu ? s'écria sa fille, tandis que sa femme se jetait à genoux.

— Ce que j'ai fait pendant quarante ans : je jouerai du violon.

— Mais pendant quarante ans, Luigi, tu avais un orchestre à diriger ; pendant quarante ans ta voix donnait des ordres... et maintenant...

— Et maintenant que mes yeux ne peuvent plus lire la musique, je jouerai de mémoire.

— Mais où, au nom de Dieu ? s'écria la femme.

— Du courage, Francisca ! Aimes-tu mieux que notre enfant se soumette à la brutalité de ceux qui croient acheter une esclave pour trente ou quarante livres par mois, ou que je gagne honnêtement un morceau de pain ? On vient d'ouvrir la galerie de Cristoforis. Il y a là un café magnifique, qui sera pendant quelque temps le rendez-vous de la bonne société...

— Luigi, tu ne feras pas cela ! s'écria sa femme éperdue.

— Voulez-vous donc que je sois votre bourreau et le mien ? Nous avons faim ! Et quand la faim déchire les entrailles d'un homme, il est lâche s'il n'emploie pas tous les moyens qui sont en son pouvoir pour conserver une existence dont il doit compte à Dieu !

Le vieillard s'achemina à pas lents vers la Corcia del Servi. Mais il fut bientôt forcé d'accélérer sa marche, car il commençait à sentir le froid lui roidir les membres et arrêter la circulation de son sang. Il puisa de la force dans la sainteté de la mission qu'il allait remplir, et arriva en peu d'instants devant le bazar.

Là, il s'arrêta et adressa à Dieu une courte prière avant d'ouvrir la porte, car il sentait son courage faiblir. Puis il rappela à son imagination sa fille et sa femme mourant de faim et de froid, et tournant le bouton, il entra dans la salle. Il déposa son chapeau sur un tabouret de velours, et commença à accorder son instrument.

Un garçon passa à côté de lui, regarda alternativement le vieillard et son chapeau, et lui dit :

— Eh ! l'ami, croyez-vous qu'on ait mis ici un tabouret de velours pour servir de support aux charlatans ?

Luigi dévora l'affront en silence, mit son chapeau sur le parquet et continua à accorder son violon.

Enfin, il passa l'archet sur les cordes de son vieux compagnon ; son cœur palpita de joie, et il eut bientôt oublié le lieu où il se trouvait et le but dans lequel il était venu. Il y avait cinq ans qu'il n'avait décroché son instrument, car les accords qu'il en eut tirés n'eussent pu que lui rap-

pelec un malheur. Maintenant il écoutait la voix d'un ancien ami, cher à son cœur, et il s'isolait, et il se créait un monde à part au milieu de la foule et du bruit.

Il avait à peine joué quelques notes du Serment de *Guillaume Tell*, avec une précision et une expression admirables, qu'un homme, grand, gros à la figure ouverte et pleine d'affabilité, repoussa du pied la petite table qui était devant lui et se précipita vers le vieillard.

C'était Lablache, qui avait reconnu l'ancien chef-d'orchestre.

—Luigi ! s'écria-t-il.

—Monsieur Lablache ! dit le musicien avec confusion, tandis qu'une rougeur subite colorait ses joues.

—Comment ! vous en êtes réduit à cette extrémité ?

—Je ne vois plus clair, et la misère...

Assez ! assez ! interrompit le célèbre artiste... Pauvre Luigi ! joue-moi mon rondeau de la *Sémiramide*.

Le vieillard obéit. Après l'introduction, une voix éclatante, magnifique, une voix à ébranler toute autre salle que celle d'un théâtre, une voix connue de tous s'éleva dans le café, et l'effet qu'elle produisit fut magique. Le plus profond silence s'établit comme par enchantement. Ceux qui jouaient au billard s'arrêtèrent ; ceux qui se promenaient dans le bazar, se pressèrent devant la porte du divan.

Lorsque l'air fut achevé, Lablache prit son chapeau dans ses mains, fit le tour de la salle et de la galerie en le tendant à tous les assistants, et quand il le vit plein de monnaie jusqu'au bord, il revint à Luigi, le lui remit en lui disant :

—Allez, nous partagerons une autre fois.

Et il s'esquiva promptement pour se dérober à la reconnaissance du vieillard.

Dès ce moment, la position de Luigi fut entièrement changée. Il maria sa fille à un musicien distingué, et mourut quelques temps après avec la consolation d'avoir assuré le sort de son enfant, de laisser à sa femme une somme assez forte pour qu'elle n'eut plus à redouter la pauvreté.

UNE LETTRE DE MOZART

Nous retrouvons dans une vieille édition des œuvres de Mozart une lettre du grand compositeur sur sa manière de travailler. Cette lettre est datée de 1788 et elle est extrêmement intéressante, la voici :

“ Vous me demandez quelle est ma manière de composer, et comment je m'y prends pour faire des ouvrages de longue haleine. Voici à cet égard, tout ce que j'ai pu observer. “ Lorsque je me trouve livré tout-à-fait à moi-même, que je suis seul, et que j'ai l'âme calme et satisfaite ; que, par exemple, je suis en voyage dans une bonne voiture, ou que je me promène à pied après un bon repas, ou que, la nuit, je suis couché sans avoir sommeil, c'est alors que les idées me viennent et qu'elles s'offrent en foule à mon esprit. Dire d'où elles viennent et comment elles arrivent, cela me serait impossible ; ce qui est certain, c'est que je ne puis pas les faire venir quand je veux. Celles de ces idées qui me sourient, je les retiens et je les fredonne ensuite de temps à autre. Après qu'elles sont arrêtées dans mon esprit, j'examine l'emploi qu'il en faut faire, comment j'arrangerai tel ou tel motif, comment j'en ferai, si vous me permettez cette expression, un bon mets. Je considère en même temps la manière dont je plierai chacune de mes idées

aux règles du contre-point et aux moyens des divers instruments ; mon imagination s'exalte alors, et si, dans ce moment, rien ne me distrait, la matière que je traite se développe, se classe et s'arrête dans mon esprit. Le tout quelle qu'en soit l'étendue, se place devant moi imagination comme une chose complète et achevée, et je l'embrasse d'un seul coup d'œil et d'un regard satisfait, comme on considère un tableau ou une belle statue. En contemplant cette production idéale, j'éprouve une jouissance que je ne puis décrire, et qui ne peut être surpassée que par celle que je ressens lorsqu'ensuite, par l'exécution, cette même production s'est réalisée.

Ce qui est ainsi créé dans mon imagination, ce concours d'images vives et agréables qui s'y est produit comme un rêve, y demeure fixé pour toujours. Je jouis en cela d'un autre bienfait que le ciel m'a départi, bienfait qui est non moins précieux que le premier. En effet, lorsque je m'occupe ensuite de transporter mes idées sur le papier, je tire de ma mémoire, comme d'un sac, si cette comparaison m'est permise, tout ce qui s'y trouve accumulé. Cette opération est facile, car tout le travail intellectuel étant, comme je l'ai dit, achevé, elle n'est guère que manuelle, et il est en conséquence très rare que mon travail soit autre sur le papier qu'il n'était dans ma tête. Peu m'importe d'être dérangé dans cette occupation : quelque bruit que l'on fasse autour de moi, j'écris toujours, et je puis même parler, pourvu cependant que la conversation ne roule que sur des choses banales, par exemple sur la pluie et le beau temps.

“ Maintenant si vous me demandez pourquoi les ouvrages que je fais reçoivent de ma main telle forme, tel caractère qui les distingue de ceux des autres compositeurs, et qui fait qu'on les reconnaît aussitôt pour être de Mozart, je répondrai que cela tient probablement à la même cause qui fait que mes yeux ou ma bouche sont de telle forme et de telle dimension qui les font différer de ceux de tout autre individu ; car je ne vise point à l'originalité, et je serais même embarrassé de dire en quoi la mienne consiste, bien qu'il me paraisse tout-à-fait naturel que, comme chaque homme a un visage qui lui est propre, il doive être aussi diversement organisé sous les autres rapports tant extérieurs qu'intérieurs. ”

W. A. Mozart

DE TOUT UN PEU

Le Musikalisches Wochenblatt raconte une anecdote qui prouve une fois de plus la délicatesse exquise et toute féminine de Chopin. Il avait prêté à un de ses amis la partition de son concerto en *mi bémol* ; celui-ci, connaissant la propreté méticuleuse de l'illustre pianiste, vertu qu'il poussait jusqu'à la manie, n'avait reçu le manuscrit qu'en tremblant. Il l'avait précieusement emporté chez lui et n'avait osé le feuilleter que d'une main gantée pour ne pas altérer la fraîcheur du papier. Au tout de quelque temps il le rendit à son propriétaire, comme il l'avait reçu, et sans la plus légère maculature. Chopin le prend, l'ouvre et fait une grimace affreuse. “ Mais, mon cher ami, s'écria-t-il avec indignation, vous avez fumé en lisant ma partition ! ”

* * *

En décembre prochain, on donnera à l'Opéra impérial de Vienne une série de représentations comprenant toutes les œuvres de Wagner, à l'exception de “ Parsifal. ” Par considération pour les artistes on interrompra de temps en temps le cours de ces représentations qui demanderont au delà de vingt jours. Celui qui aura la plus forte tâche à accomplir est Winkelmann, qui devra jouer Rienzi, Tannhäuser, Stelling-Tristan, Siegmund et Siegfried.

Nous accusons réception avec plaisir d'un nouveau chœur publié récemment par le populaire éditeur de musique sacrée M. A. J. Boucher. C'est le "Magnus Dominus" de St Sauveur d'Aix. Ce chœur, spécialement approprié à la grande fête de Noël, a été chanté l'année dernière avec beaucoup d'effet à l'église Notre-Dame de Montréal.

Outre la partition M. Boucher a publié aussi les parties vocales séparées de ce chœur. C'est une innovation au Canada et nous en félicitons sincèrement l'éditeur.

Ce chœur comprenant huit pages de musique se vend 75 cts. seulement et \$1.15 avec les parties séparées.

De "l'Orphéon."

Il a été question ces jours-ci d'un opéra en quatre actes de MM. L. Détrouat, A. Silvestre et Benjamin Godard, l'*Alcade de Zalamea*, qui doit être représenté cet hiver à Anvers.

Un déjeuner intime a eu lieu jeudi chez M. L. Détrouat, auquel assistaient ses deux collaborateurs et M. Couton, directeur du Théâtre-Royal d'Anvers.

M. Benjamin Godard, qui a déjà écrit à peu près les deux premiers actes de son ouvrage, en a fait entendre des fragments.

Le premier acte a une allure des plus vives.

L'entrée du deuxième acte a produit grand effet.

Il y a aussi une sérénade chantée par une cantinière et un page qui deviendra bien vite populaire.

Au milieu de l'ouverture, le rideau se lèvera quelques instants seulement, pour laisser entendre dans le fond un chœur de jeunes filles d'un couvent de Madrid se rendant à la chapelle.

C'est d'un effet tout nouveau ! L'action se passe à Zalamea, sous Philippe II.

Le titre de la pièce est changée : c'est *Pedro de Zalamea* et non pas l'*Alcade de Zalamea* qu'elle s'appellera.

Elle sera jouée du 8 au 12 janvier 1884. Le ténor connu, M. Warot, aura un rôle très important ainsi que Mlle Boisselot... On ne sait pas encore qui interprétera Pedro (un baryton...) Les rôles ne sont pas encore complètement distribués.

La pièce de M. Albert Delpit, *Les Mauvrais*, vient d'être donnée à la comédie française avec un succès éclatant, et *Ma Camarade*, une fantaisie désopilante, fait tous les soirs salle comble au Palais Royal. Dans le domaine de l'opéra-bouffe, le *Vertigo* fait aussi courir le Tout Paris à la Renaissance et l'on nous promet des merveilles du *Roi de Carreau* qui sera donné sous peu de jours. A l'Opéra-Populaire, on pourra dès ce soir aller entendre un *Rolland à Roncevaux* dont les connaisseurs se montrent de même très élogieux.

Mais l'événement de la saison sera sans nul doute la prochaine représentation, à l'Odéon, du *Cromwell* de Victor Hugo, approprié, comme je crois l'avoir dit déjà, aux exigences de la scène par le poète lui-même. Nous en sommes encore à six semaines de la "première" et déjà la curiosité publique est fortement surexcitée, tout comme aux approches du *Roi s'amuse*, l'an dernier. Victor Hugo va sans doute tenter un suprême et nouvel effort pour répondre victorieusement à l'argument si souvent invoqué contre lui, à savoir que son genre de talent dramatique n'offre aucune compatibilité avec le théâtre, tel que compris et pratiqué de nos jours.

De Paris :

On répète activement à l'Opéra, la "Sappho" de Gounod. L'auteur a ajouté un acte complet aux trois qui existaient quand on donna cette œuvre pour la première fois en 1858.

Les représentations auront lieu en mars prochain.

On parle beaucoup en ce moment de la nouvelle pièce de M. Daudet, "Les rois en exil" qui sera jouée le mois prochain au Vaudeville. On prévoit que cette pièce causera beaucoup d'excitation ; l'auteur fait entrer son principal personnage qui représentera probablement l'ex-roi de Naples dans un état d'ivresse très prononcé. Nous en reparlerons plus tard.

Mlle Jeanne Biendeau vient de débiter à la Comédie Française, dans "Mademoiselle de Belle-Isle" d'Alexandre Dumas, père. On en dit beaucoup de bien.

De New-York ;

La troupe d'opéra français de M. De Fosse, comprenant quatre-vingts artistes, est arrivée cette semaine en cette ville par le paquebot Westphalia. Les artistes se sont embarqués dès le lendemain sur le steamer *New-Orleans* en destination de la Nouvelle Orléans.

Les principaux sujets de cette troupe sont Mlle Villamosa, Mme Varelli, Mme Jourenny, Mlle Tev... MM. Valdejo, Maugé, Richard et Bouliwets.

Mme Cécile Fernandez qui doit débiter prochainement au Casino, est une artiste de grand mérite.

Elle entra très jeune au Conservatoire de Leipzig où elle remporta le premier prix. En arrivant à Paris elle résolut d'embrasser la carrière opératique et se mit immédiatement sous la direction du fameux ténor Duprez.

Avec Maurice Strakosch comme impresario elle fit une tournée de concerts en Hollande, puis chanta sur les principales scènes de l'Europe avec beaucoup de succès.

Après trois ans de repos elle était à la veille de signer un engagement avec Lewis Reeves, quand une offre libérale de M. McCaull la décida à venir en Amérique. Son répertoire est très considérable, et comprend entre autres opéras : "L'ombre" de Flotow, "Mignon." "Fra Diavolo," "Les Huguenots," "Aïda," "Faust," et "Le Barbier."

On lit dans un journal de Cordova, Amérique du Sud, "que la troupe Cappelli jouera un nouvel opéra "Lucie" par le maestro Lammermoor."

Cette annonce est le pendant d'une autre de ce genre qui paraissait l'année dernière dans un autre journal de l'Amérique du Sud. Ce journal informait ses lecteurs que la musique militaire de l'endroit avait ajouté à son répertoire un magnifique pot pourri écrit par le célèbre compositeur Sémiramide.

Mme Patti vient d'arriver à New-York pour remplir son engagement avec le Col. Mapleson à l'Académie de musique. Signor Nicolini l'accompagne.

M. Abbey vient de signer le contrat pour le grand festival opératique du Collège de musique de Cincinnati. Ces fêtes devront durer deux semaines et commenceront le 11 février prochain.

On nous promet pour la fin de novembre une courte saison opératique à Montréal. La compagnie d'opéra de New-York viendra nous donner quelques représentations, et débitera très probablement par un des plus jolis opéras de Strauss : *The Queen's Lace Handkerchief*.

Cette œuvre a eu beaucoup de succès tant en Europe qu'aux États-Unis. La mise en scène est superbe, les costumes brillants et la musique absolument dans le goût populaire.

Deux artistes américaines viennent de débiter à Paris avec beaucoup de succès. L'une, Mlle Gertrude Griswold dans "Mireille", l'autre, Mlle Emma Nevada dans "Mignon."

Mr Henri E. Abbey, du "Metropolitan opera house", annonçait dernièrement dans une entrevue qu'il a eu avec un journaliste, qu'il avait acheté pour Madame Lembrich le droit de faire représenter *Lacmè*. — "J'ai fait la même chose, ajoutait-il, pour la partition d'*Hamlet* d'Ambroise Thomas, et pour la première fois cet opéra sera joué tel qu'il a été écrit. Campanini chantera le rôle d'*Hamlet* dont la musique a toujours été, on ne sait pourquoi, transposée pour baryton."

Feuilleton de "l'Album Musical"

OCTOBRE 1883.—No 10.

L'ABBE CONSTANTIN

DEUXIEME PARTIE

VIII

Lorsque Jean fut arrivé au bas du perron, il eut un court moment d'hésitation. Cette phrase était sur ses lèvres :

—Je vous aime ! je vous adore ! Et c'est pour cela que je ne veux plus vous voir !

Mais, cette phrase, il ne la prononce pas, il s'éloigne, il se perd bientôt dans la nuit... Bettina reste là, sur le perron, dans l'encadrement lumineux de la porte. De grosses gouttes de pluie chassées par le vent viennent cingler ses épaules nues et la font frissonner ; elle n'y prend pas garde ; elle entend distinctement battre son cœur.

—Je savais bien qu'il m'aimait, se dit-elle, mais je suis bien sûre maintenant que moi aussi... oh ! oui... moi aussi...

Tout d'un coup, dans l'une des grandes glaces de la porte, elle voit le reflet des deux valets de pied qui se tiennent debout, immobiles, près de la table de chêne du vestibule. Bettina fait quelques pas dans la direction du salon... Elle entend des éclats de rire et la valse qui continue. Elle s'arrête. Elle veut être seule, complètement seule, et s'adressant à l'un des domestiques :

—Allez dire à madame que j'étais fatiguée, que je suis remontée chez moi.

Annie, sa femme de chambre, sommeillait dans un fauteuil. Elle la renvoie... Elle se déshabillera elle-même. Elle se laisse tomber sur un divan. Elle éprouve un accablement délicieux.

La porte de sa chambre s'ouvre. C'est Mme Scott.

—Vous êtes souffrante, Bettina ?

—Ah ! Suzie, c'est vous, ma Suzie ! Comme vous avez eu raison de venir !... Asseyez-vous, près de moi, tout près de moi.

Elle se blottit comme un enfant dans les bras de sa sœur, caressant de sa tête brûlante les fraîches épaules de Suzie, puis, soudainement, éclate en sanglots qui l'étouffent, la suffoquent.

—Bettina, ma chérie, qu'est-ce que vous avez ?

—Rien, rien... ce sont les nerfs... c'est la joie.

—La joie ?

—Oui... oui... attendez... mais laissez-moi pleurer un peu. Cela me fait tant de bien !... N'ayez pas peur surtout... n'ayez pas peur.

Sous les baisers de sa sœur, Bettina se calme, s'apaise.

—C'est fini, c'est fini, et je vais vous dire... J'ai à vous parler de Jean.

—Jean ! vous l'appellez Jean !

—Oui, je l'appelle Jean... N'avez-vous pas remarqué, depuis quelque temps, comme il était triste et comme il avait l'air malheureux ?

—Oui, en effet.

—Il arrivait... il allait tout de suite s'installer près de vous et restait là, absorbé, silencieux, à tel point que, pendant plusieurs jours je me suis demandé, — pardonnez-moi de vous parler avec une telle franchise, c'est mon habitude, vous savez, — je me suis demandé si ce n'était pas vous qu'il aimait, ma Suzie. Vous êtes si charmante, et cela aurait été si naturel ! Mais non, ce n'était pas vous, c'était moi !

—Vous ?

—Oui, moi ! Ecoutez bien... C'est à peine s'il osait me regarder. Il m'évitait, il me fuyait... Il avait peur de moi, peur évidemment. Eh bien ! là, en bonne justice, suis-je à faire peur ? Non, n'est-ce pas ?

—Assurément non.

—Ah ! c'est que ce n'était pas de moi qu'il avait peur, c'était de mon argent, de mon affreux argent ! Cet argent qui les attire tous, les autres, et les tente si fort. Cet argent l'effraie, lui, et le désespère... parce qu'il n'est pas comme les autres, lui, parce que...

—Ma chérie, prenez garde, vous vous trompez peut-être...

—Oh ! non, non, je ne me trompe pas. Tout à l'heure, sur le perron, il parlait, il m'a dit quelques paroles. Ces paroles n'étaient rien... mais si vous aviez vu son trouble, malgré tous ses efforts pour se contraindre !... Suzie, ma Suzie, par la tendresse que je vous porte, et Dieu sait quelle est cette tendresse ! voici ma conviction, mon absolue conviction : si, au lieu d'être miss Percival, j'avais été une pauvre fille sans argent, tout à l'heure Jean m'aurait pris la main et m'aurait dit qu'il m'aimait, et s'il m'avait ainsi parlé, savez-vous ce que je lui aurais répondu ?

—Que vous l'aimiez aussi.

—Oui, et voilà pourquoi je suis si heureuse. C'est une idée fixe chez moi d'adorer l'homme qui sera mon mari... Eh bien ! je ne dis pas que j'adore Jean, non, pas encore... mais enfin cela commence, Suzie... et cela commence si doucement !

—Bettina, je suis inquiète de vous voir dans cette exaltation. Je veux bien que M. Reynaud ait pour vous beaucoup d'affection...

Oh ! plus que cela, plus que cela.

—Beaucoup d'amour, si vous voulez. Oui, vous avez raison, vous avez bien vu... Il vous aime... et n'êtes-vous pas digne, ma chérie, de tout l'amour qu'on aura pour vous ? Quant à Jean, — cela se gaine décidément, voilà que, moi aussi, je l'appelle Jean, — eh bien, vous savez ce que je pense de lui. Bien souvent toutes les deux, depuis un mois, nous avons eu occasion de nous dire... Je le place très haut... Mais enfin, malgré cela, est-ce bien le mari qui vous convient ?

—Oui, si je l'aime.

—J'essaie de vous parler raison et vous me parlez toujours... J'ai, Bettina, une expérience que vous ne pouvez pas avoir. Comprenez-moi bien... Dès notre arrivée à Paris, nous avons été lancées dans un monde très animé, très brillant, très aristocratique... Vous pourriez être déjà, si vous l'aviez voulu, marquise ou princesse...

—Oui, mais je ne l'ai pas voulu.

—Vous sera-t-il tout à fait indifférent de vous appeler madame Reynaud ?

—Absolument, si je l'aime...

—Ah ! vous revênez toujours...

—C'est que c'est la vraie question. Il n'y en a pas d'autre... et je veux être raisonnable à mon tour. Cette question, je vous accorde qu'elle n'est pas tout à fait résolue, et que je me suis peut-être un peu trop vite montée la tête. Vous voyez comme je suis raisonnable. Jean part demain. Je ne le reverrai que dans vingt jours. Je vais, pendant ces vingt jours, avoir tout le temps de m'interroger, de me consulter, de bien savoir, enfin, ce qui se passe en moi. Sous mes airs évaporés, je suis sérieuse et réfléchie... Vous le reconnaissez ?

—Oui, je le reconnais.

—Eh bien ! je vous adresse cette prière comme je l'adresserais à notre mère, si elle était là. Si dans vingt jours je vous dis : " Suzie, je suis certaine de l'aimer ! " me permettez-vous d'aller à lui, moi-même, toute seule, et de lui demander s'il me veut pour femme ? C'est ce que vous avez fait avec Richard... Dites, Suzie, me le permettez-vous ?

—Oui, je vous le permettrai.

Bettina embrasse sa sœur et lui murmure ces deux mots à l'oreille :

—Merci, maman !

—Maman ! maman ! C'est ainsi que vous m'appeliez, quand vous étiez une enfant, quand nous étions seules au monde toutes les deux, quand je vous déshabillais le soir, à New-York, dans notre pauvre chambre, quand je vous tenais dans mes bras, quand je vous couchais dans votre petit lit, quand je vous chantais des chansons pour vous endormir. Et depuis lors, Bettina, je n'ai eu qu'un désir au monde : votre bonheur. C'est pour cela que je vous demande de bien réfléchir. Ne me répondez pas... ne parlons plus de cela. Je veux vous laisser bien calme, bien tranquille. Vous avez renvoyé Annie... Voulez-vous que ce soir encore je sois votre petite maman, que je vous déshabille, que je vous couche comme autrefois.

—Oui, je le veux bien.

—Et quand vous serez couchée, vous me promettez d'être bien sage ?

—Sage comme une image.

—Vous ferez tout ce que vous pourrez pour vous endormir ?

—Tout ce que je pourrai...

—Bien gentiment, sans penser à rien ?

—Bien gentiment, sans penser à rien.

—A la bonne heure !

Dix minutes après, la jolie tête de Bettina reposait doucement parmi les broderies et les dentelles. Suzie disait à sa sœur :

—Je vais en bas retrouver tout ce monde qui m'ennuie beaucoup ce soir. Avant de rentrer chez moi, je viendrai voir si vous dormez, Ne parlez pas... Endormez-vous.

Elle sortit. Bettina resta seule. Elle fut honnête. Elle fit, pour s'endormir, les efforts les plus sincères. Elle n'y réussit qu'à moitié. Elle tomba dans un demi-sommeil, dans un engourdissement qui la laissa flottante entre le rêve et la réalité. Elle avait promis de ne penser à rien et elle pensait à lui cependant, toujours à lui, rien qu'à lui, mais vaguement, confusément. Combien de temps se passa, elle n'aurait su le dire. Tout d'un coup, il lui sembla qu'on marchait dans sa chambre ; elle entr'ouvrit les yeux et crut reconnaître sa sœur. D'une voix tout ensommeillée, elle lui dit :

—Vous savez ? je t'aime.

—Chut... Dormez, dormez !

—Je dors... je dors.

Elle s'endormit pour tout de bon ; moins profondément cependant qu'à l'ordinaire, car, vers quatre heures du matin, un bruit la réveilla en sursaut qui, la veille, n'aurait aucunement troublé son-sommeil. Une pluie tombait, torrentielle, et venait battre contre les deux grandes fenêtres de la chambre de Bettina.

—Oh ! la pluie, se dit-elle, il va être mouillé !

Ce fut sa première pensée. Elle se lève, traverse la chambre pieds nus, entr'ouvre un volet. Le jour était venu, gris, bas, lourd ; le ciel était chargé d'eau ; le vent soufflait en tempête et faisait, par rafales, tourbillonner la pluie.

Bettina ne se recouche pas. Elle sent qu'il lui serait tout à fait impossible de se rendormir. Elle met un peignoir et reste là devant la fenêtre ; elle regarde tomber la pluie. Puisqu'il faut absolument qu'il s'en aille, elle aurait voulu qu'il s'en allât par un beau temps, sous un grand soleil éclairant sa première étape.

En arrivant à Longueval, il y a un mois, Bettina ne savait pas ce que c'était qu'une étape. Elle le sait aujourd'hui. Une étape d'artillerie est une course de trente à quarante kilomètres, avec une heure de halt pour déjeuner. C'est l'abbé Constantin qui lui a appris cela ; pendant leurs tournées du matin chez les pauvres, Bettina accable le curé de questions sur les choses militaires, et tout particulièrement sur le service de l'artillerie.

Huit ou dix lieues sous cette pluie battante ! Pauvre

Jean ! Bettina pense au petit Turner, au petit Norton, à Paul de Lavardens, qui vont dormir bien tranquillement jusqu'à dix heures du matin, pendant que Jean recevra ce déluge.

Paul de Lavardens ! ce nom réveille en son esprit un souvenir qui lui est douloureux, le souvenir de ce tour de valse, la veille... Avoir ainsi dansé lorsque le chagrin de Jean était manifeste ! Ce tour de valse prend aux yeux de Bettina les proportions d'un crime : c'est horrible ce qu'elle a fait !

Et enfin n'a-t-elle pas manqué de courage et de franchise dans ce dernier entretien avec Jean ? Lui, ne pouvait, n'osait rien dire ; mais elle aurait dû montrer plus de tendresse, plus d'abandon. Triste et souffrant comme il était, jamais elle n'aurait dû lui permettre de s'en aller à pied. Il fallait le retenir, le retenir à tout prix. L'imagination de Bettina travaille et s'exalte. Jean a dû emporter cette impression qu'elle était une mauvaise petite créature, sans cœur et sans pitié.

Et dans une demi-heure il va partir, partir pour vingt jours... Ah ! si elle pouvait par un moyen quelconque !... Mais ce moyen, il existe... Le régiment va défiler le long du mur du parc, sous la terrasse. Voilà Bettina prise d'une envie folle d'aller voir passer Jean. Il comprendra bien en l'apercevant, là, à une pareille heure, qu'elle vient lui demander pardon de ses cruautés de la veille. Oui, elle ira... Mais elle a promis à Suzie d'être sage comme une image, et, faire ce qu'elle va faire, est-ce bien être sage comme une image ? Elle en sera quitte pour tout dire à Suzie en rentrant, et Suzie pardonnera.

Elle ira ! elle ira ! Seulement comment s'habiller ? Elle n'a sous la main qu'une robe de bal, un peignoir de mousseline, de petites mules à talons et des souliers de bal en satin bleu. Réveiller sa femme de chambre, jamais elle n'oserait... et puis le temps presse... cinq heures moins un quart ! Le régiment part à cinq heures.

Elle peut se tirer d'affaire avec le peignoir de mousseline et les souliers de satin ; elle trouvera dans le vestibule un chapeau, ses petits sabots de jardin et le grand manteau écossais qu'elle met pour conduire, les jours de pluie. Elle entr'ouvre sa porte avec des précautions infinies ; tout dort dans le château, elle se glisse le long des murs, dans les couloirs ; elle descend l'escalier.

Pourvu que les petits sabots soient bien là, à leur place ! C'est sa grande préoccupation. Les voici. Elle les attache par dessus les souliers de bal, elle s'enveloppe dans le grand manteau. Elle entend que la pluie, au dehors, redouble de violence. Elle aperçoit un de ces immenses parapluies d'anti-chambre dont se servent les valets de pied quand ils montent sur le siège ; elle s'en empare, elle est prête... mais quand elle veut sortir, elle s'aperçoit que la porte-fenêtre du vestibule est fermée par une grosse barre de fer. Elle tâche de l'enlever, mais la barre de fer tient bon, résiste, et le grand cartel du vestibule fait entendre lentement cinq coups. Il part en ce moment !

Elle veut le voir ! elle veut le voir ! Sa volonté s'irrite avec les obstacles. Elle fait un grand effort. La barre cède, glisse dans les rainures... Mais Bettina s'est fait à la main une longue estafilade qui laisse voir un mince filet de sang. Bettina tamponne son mouchoir autour de sa main ; elle prend son grand parapluie, elle tourne la clé dans la serrure, elle ouvre la porte. Enfin ! la voilà dehors !

Le temps est épouvantable. Le vent et la pluie font rage. Il faut huit ou dix minutes pour gagner cette terrasse qui a vue sur la route. Bettina se lance en avant, courageusement, tête baissée, enfouie sous son immense parapluie. Elle a déjà fait une cinquantaine de pas. Tout d'un coup, furieuse, folle, aveuglante, une bourrasque se jette sur Bettina, s'engouffre dans son manteau, l'entraîne, la soulève, lui fait presque quitter terre, retourne violemment le parapluie.

Ce n'est rien encore. Le désastre est au complet. Bettina

a perdu un de ses petits sabots... Ce n'étaient pas des sabots sérieux, mais de mignons petits sabots pour le beau temps.

Et, en ce moment, lorsque Bettina, désespérée, lutte contre la tempête, avec son soulier de satin bleu qui plonge dans le sable mouillé, en ce moment, le vent lui apporte l'écho lointain d'une sonnerie de trompettes. C'est le régiment qui part ! Bettina prend une grande résolution : elle abandonne le parapluie, rattrappe son petit sabot, le rattache tant bien que mal et part en courant avec un déluge sur la tête.

Enfin, elle est sous bois ; les arbres la protègent un peu. Encore une sonnerie, plus rapprochée cette fois. Bettina croit entendre le roulement des voitures. Elle fait un dernier effort. Voici la terrasse... Elle est arrivée... Il était temps ! Elle aperçoit, à vingt mètres, les chevaux blancs des trompettes, et, sur la route, on voit onduler vaguement, dans le brouillard, la longue file des canons et des caissons. Elle s'abrite sous un des vieux tilleuls qui bordent la terrasse. Elle regarde, elle attend. Il est là, parmi cette masse confuse de cavaliers. Pourra-t-elle le reconnaître ? Et lui, la verra-t-il ? Quelque hasard lui fera-t-il tourner la tête de ce côté ?

Bettina sait qu'il est lieutenant à la seconde batterie de son régiment ; elle sait qu'une batterie se compose de six canons et de six caissons. C'est l'abbé Constantin qui lui a appris cela. Il faut donc laisser passer la première batterie, c'est-à-dire compter six canons, six caissons, et ensuite ce sera lui.

C'est lui en effet, enveloppé dans son grand manteau, et c'est lui qui le premier la voit, la reconnaît. Quelques instants auparavant, il s'était rappelé une longue promenade qu'il avait faite avec elle, un soir, à la nuit tombante, sur cette terrasse. Il avait levé les yeux, et, à cette place même où il se souvenait de l'avoir vue, c'était elle qu'il avait retrouvée.

Il la salue, et, tête nue, sous la pluie, se tournant sur son cheval à mesure qu'il s'éloigne, tant qu'il peut l'apercevoir, il la regarde. Il se redisait ce qu'il s'était déjà dit la veille :

—C'est la dernière fois !

Elle, avec un geste des deux mains, lui envoyait ses adieux, et ce geste, plusieurs fois répété, amenait ses mains si près, si près de ses lèvres, qu'on aurait pu croire...

—Ah ! se disait-elle, si après cela, il ne comprend pas que je l'aime et s'il ne me pardonne pas mon argent !...

IX

C'est le 10 août, le jour qui doit ramener Jean à Longueval.

Bettina se réveille de très bonne heure, se lève, court tout de suite à la fenêtre. Un grand soleil perce et déjà dissipe les vapeurs du matin. Le ciel, la veille au soir, était menaçant, chargé de nuages. Bettina a peu dormi, et toute la nuit elle se disait :

—Pourvu qu'il ne pleuve pas demain matin !

Il va faire un temps admirable. Bettina est un peu superstitieuse. Cela lui donne bon espoir et bon courage. La journée commence bien, elle finira bien.

M. Scott est revenu depuis quelques jours. Bettina l'attendait sur le quai, au Havre, à l'arrivée du paquebot, avec Suzie et les enfants. On s'est embrassé tendrement, à plusieurs reprises. Puis Richard s'adressant à sa belle-sœur :

—Eh bien ! dit-il en riant, à quand le mariage ?

—Quel mariage ?

—Avec M. Jean Reynaud.

—Ah ! ma sœur vous a écrit ?...

—Suzie ? Aucunement... Suzie ne m'a pas dit un mot...

C'est vous, Bettina, qui m'avez écrit. Dans toutes vos lettres, depuis deux mois, il n'est question que de ce jeune officier.

—Dans toutes mes lettres ?

—Oui, oui... et vous m'écriviez plus souvent et plus lon-

guement qu'à l'ordinaire, Je ne m'en plains pas ; mais enfin, je vous demande quand vous me présenterez mon beau-frère.

Il plaisante en parlant ainsi, mais Bettina lui répond :

—Bientôt, j'espère.

M. Scott apprend que l'affaire est sérieuse. Au retour, en wagon, Bettina redemande ses lettres à Richard. Elle les relit. De lui, en effet, à chaque page il est question dans ces lettres ! Elle retrouve là, racontée dans ses moindres détails, la première rencontre. Voici le portrait de Jean dans le jardin du presbytère, avec son chapeau de paille et son saladier de faïence... et puis encore M. Jean, toujours M. Jean ! Elle découvre qu'elle l'aime depuis beaucoup plus longtemps qu'elle ne le croyait.

Donc c'est le 10 août. Le déjeuner vient de finir au château. Harry et Bella sont impatients. Ils savent que le régiment doit, entre une heure et deux, traverser le village. On leur a promis de les mener voir passer les soldats, et, pour eux aussi bien que pour Bettina, le retour du gé d'artillerie est un grand événement.

—Tante Betty, dit Bella, viens avec nous.

—Oui, viens, dit Harry, viens, nous verrons notre ami Jean sur son grand cheval gris.

Bettina résiste, refuse, et cependant quelle tentation ! Mais non, elle n'ira pas, elle ne reverra Jean que le soir, pour cette explication décisive à laquelle, depuis vingt jours, elle se prépare.

LUDOVIC HALEVY.

(A suivre)

ADVERTISERS
Can learn the exact cost of
any proposed line of Ad-
vertising in American
Papers by addressing
Geo. P. Rowell & Co's
Newspaper Adv'g Bu-
reau, 10 Spruce St., N. Y.

A Vendre.—Un piano de la fa-
brique Ernest Gabler, New-York, sept
octaves, \$275. S'adresser au bureau
de l'ALBUM MUSICAL.

L'ALBUM MUSICAL, est un journal de musique et de littérature musicale qui paraît tous les mois.

Chaque numéro contient 16 pages de musique et 8 pages de texte. Musique d'orgue et de piano. Romances, chansons et chansonnettes des meilleurs auteurs. Chants d'église pour chœurs et solistes.

Prix d'abonnement \$3.00

Un numéro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 cents. On peut s'abonner à notre journal chez M. A. J. Boucher, marchand de musique de la rue Notre Dame, qui est notre seul agent autorisé à Montréal ou en s'adressant à nos bureaux.

Les propriétaires de l'ALBUM MUSICAL se chargent aussi de la composition typographique de toute œuvre musicale.

A. FILATREULT et Cie.

8 Rue Ste Thérèse,

Montréal.